

“ satisfactions d'un estomac repu, — mais sur un mode  
 “ si tendre, avec un tel sentiment du rythme, d'un  
 “ élan si passionné, qu'on oublie l'oiseau pour n'en  
 “ tendre que le musicien ” (\*).

Les poètes, qui accompagnent le rossignol de leurs  
 soupirs amoureux jusqu'en Orient, n'en voudraient-ils  
 pas à Fromentin de ce détail de viande crue et de  
 beurre ? Il est vrai qu'il appelle le rossignol : “ l'âme  
 “ éloquente des choses tendres, la musique même des  
 “ sentiments humains. ” Oui, mais enfin la cuisine de  
 l'incomparable musicien est vraiment de trop ?

“ Gardons l'illusion, ” a dit Victor Hugo. Je le  
 veux bien, mais comment ? Ne pourrait-on pas deman-  
 der aux poètes et aux artistes de nous y aider un peu ?  
 Et que pourraient-ils nous répondre, sinon d'écouter  
 chanter le rossignol ?

J. AUGER.

## LA LITTÉRATURE

ET LA

## PHILOSOPHIE ALLEMANDES

*Conférences de M. Lefavre, à l'Université Laval.*

Si le lecteur a suivi attentivement les différents  
 articles qui, dans les numéros précédents de la revue,  
 reproduisaient en abrégé les conférences de M.  
 Lefavre, il a dû remarquer que la première et une  
 partie de la deuxième nous ont présenté le tableau de  
 la littérature allemande à la fin du siècle dernier et  
 dans les trente premières années du nôtre ; que la  
 seconde moitié de la deuxième et toute la troisième  
 sont consacrées aux philosophes les plus éminents de  
 l'Allemagne et à leurs systèmes philosophiques ; la  
 quatrième enfin aux historiens, aux écrivains contem-  
 porains.

Vu l'énorme différence qui existe entre le génie  
 Allemand et le génie français, ce n'était pas chose  
 facile que de rendre toujours attrayant un pareil ta-  
 bleau. Disons tout de suite que M. Lefavre y a  
 parfaitement réussi. En littérature, il a su présenter

à ses auditeurs les figures les plus originales du Par-  
 nasse germanique ; il a su choisir avec art les citations  
 qui expriment le mieux leur génie, les plus propres  
 aussi à faire apprécier le puissant souffle lyrique qui  
 distingue éminemment la littérature allemande. En  
 philosophie, il a débrouillé avec une lucidité toute  
 française le fatras des élucubrations transrhénanes, a  
 fait ressortir les points les plus saillants de chaque  
 système, ses postulats et ses conséquences. Il nous  
 en a donné ni trop ni peu, ce qui était malaisé en si  
 ample matière. Il nous a fait suivre d'un cœur léger  
 cette filiation qui, des monades de l'honnête Leibnitz,  
 va aboutir au terrible pessimisme de Schopenhauer.  
 Il a su par des analyses délicates, par des saillies  
 spirituelles, relever ce fond ardu et parsemer d'oasis  
 jusqu'aux steppes arides de la métaphysique transcen-  
 dante.

Pour les écrivains ou les philosophes de premier  
 ordre, de courtes biographies, une description sobre  
 mais suffisante du milieu dans lequel ils sont nés et  
 ont vécu, viennent jeter sur les caractères et les  
 œuvres ces fortes lueurs dont la critique moderne ne  
 saurait se passer. Tout cela ne constitue que les  
 mérites de détail et de forme de l'œuvre de M.  
 Lefavre. Mais il en est un autre plus important à  
 nos yeux, et qui en est comme le fond même. Il n'a  
 analysé la littérature et la pensée allemandes que  
 pour pouvoir en donner une synthèse. Il est le pre-  
 mier, croyons-nous, qui ait cherché à rendre compte  
 de ce fait, à résoudre cette question : comment une  
 nation de songes creux humanitaires, de rêveurs occu-  
 pés de hautes spéculations, de poètes fantasques, hal-  
 lucinés ou visionnaires, a-t-elle abouti à un despotisme,  
 à un militarisme pire que celui de Napoléon Ier ?  
 Comment la patrie traditionnelle des penseurs s'est-  
 elle transformée en une immense caserne ? Comment  
 de cette officine de la fraternité universelle, qui se pro-  
 posait de nous faire embrasser jusqu'aux Chinois avec  
 des larmes de tendresse, sont sortis la terreur organi-  
 sée et le massacre scientifique ? Comment de ce sanc-  
 tuaire de l'idéal, du désintéressement intellectuel, des  
 effusions et des communions mystiques, de l'admira-  
 tion de la nature, des épanchements clair-de-lune, ont  
 surgi le culte de la force, les fumées de l'orgueil, l'a-  
 mour des jouissances et de la domination matérielles.  
 Voilà ce que M. Lefavre a voulu chercher, et c'est  
 ce qui constitue l'originalité de ses travaux. Est-ce  
 à dire pour cela qu'il ait bien trouvé ce qu'il cher-  
 chait, que nous n'ayons aucune erreur à signaler, en  
 un mot, que nous soyons complètement satisfait ?  
 Non ! et nous allons dire pourquoi.

Certes nul peuple n'a subi plus que les Allemands

(\* ) *C'est dans le Sahara.*